

Se retrouver

Conjuguer les retrouvailles/Se faire confiance (2/5)

Confiance dans les vaccins, confiance envers les autorités sanitaires et politiques... La crise sanitaire a remis la confiance sur le devant de la scène. Le philosophe **Mark Hunyadi** souligne son importance et le défi de l'entretenir.

«Le Covid nous invite à remettre la confiance au centre»

entretien

La crise sanitaire est-elle révélatrice de l'importance de la confiance, habituellement invisible, dans notre vie sociale ?

Mark Hunyadi : Avec cette crise, quelque chose nous a effectivement été révélé. Toutes les mesures de confinement montrent par la négative combien nous avons besoin de la confiance dans nos relations élémentaires aux choses, aux personnes et aux institutions.

Il y a là un fait philosophique très intéressant, car la philosophie occidentale s'est peu intéressée à la confiance au cours de son histoire. Depuis le XIV^e siècle et ce que l'on a appelé la « révolution nominaliste », elle a accordé une grande importance à l'individu. Notre philosophie politique est ainsi particulièrement bien équipée pour décrire l'individu et tous les mécanismes qui guident la volonté et le désir individuel. En revanche, elle est très mal équipée pour décrire ce qui relie les indi-

Mark Hunyadi

Né en 1960 à Genève de parents qui s'étaient réfugiés de Hongrie quatre ans plus tôt, Mark Hunyadi est actuellement professeur de philosophie sociale, morale et politique à l'Université catholique de Louvain (Belgique). Proche du philosophe allemand Jürgen Habermas, avec qui il a travaillé au début de ses recherches, son travail s'inscrit dans l'héritage



Alexis Hautot

vidus entre eux et ce qui les relie au monde.

Qu'est-ce qui a empêché de reconnaître à la confiance sa juste place ?

M. H. : C'est l'insistance de notre tradition philosophique sur la volonté souveraine de l'individu. En effet, faire confiance à quelqu'un implique toujours un risque, et ce risque est perçu comme une menace pour l'exécution de ma volonté et de mon désir. Du coup, la confiance est appréhendée négativement. Comme

une privation de sécurité. Comme une menace qui pèse sur ma liberté d'exécuter ce que j'ai envie de faire.

Je pense que c'est la raison pour laquelle les philosophes ont négligé la question de la confiance dans leur réflexion. Elle est devenue secondaire, au point que chez tous les grands théoriciens de l'ordre social – de Hobbes à Habermas – la confiance n'est pas thématifiée ou très peu. Quand elle est abordée, c'est surtout dans le cadre de la

de la théorie critique de l'École de Francfort et développe une critique du libéralisme contemporain, arc-bouté sur la défense des droits et libertés individuels.

Mark Hunyadi a récemment publié *La Tyrannie des modes de vie* (Le Bord de l'Eau, 2015), *Le Temps du posthumanisme. Un diagnostic d'époque* (Les Belles Lettres, 2018) et *Au début est la confiance* (Le Bord de l'eau, 2020).

pensée économiste, sous l'angle du risque et du calcul de risque, qui implique un raisonnement. Mais la confiance n'est pas un raisonnement !

Comment définir la confiance ?

M. H. : Il faut partir de notre rapport au monde, car toute relation au monde implique une forme de confiance. Toute action implique à chaque fois de pouvoir compter sur la manière dont se comporteront les choses, les autres ou les institutions. Ce

« compter sur », force de liaison élémentaire, implique un pari où la volonté se découvre délogée de sa souveraineté, parce qu'elle doit parier sur quelque chose qui ne dépend pas d'elle. La confiance est le nom de ce pari.

Avec le retour de la confiance, la crise du Covid n'enfonçait-elle pas un coin dans le mythe de l'individu tout-puissant ?

M. H. : En effet, contrairement à ce que nous avons fait jusqu'à présent, il faut remettre la confiance au centre de notre relation au monde et pas à sa périphérie. De ce point de vue, le Covid nous invite à changer de regard. En Occident, nous avons modélisé la volonté ●●●

Meyer/Tendance Floue



●●● individuelle triomphante, alors qu'il nous faut modéliser la relation. Nous avons modélisé la clôture sur soi, alors qu'il faut modéliser la transcendance de l'autre. Nous avons construit un système d'arrogance, alors qu'une vie authentiquement humaine a besoin d'humilité.

Le pari de la confiance détrône ce que j'appelle « l'individu cockpit », l'individu de la modernité, clos sur lui-même, qui se perçoit comme s'il était un pilote géant sur son existence et sa relation au monde à partir de ses écrans et des informations qu'il reçoit. Mais c'est une image fautive et tronquée de nous-mêmes ! Et même le pilote dans son cockpit a besoin de confiance. Toute exis-

«Avec le numérique, on a de moins en moins besoin de la confiance parce qu'on peut s'en remettre à la technique.»

tence repose sur un mille-feuille de confiance.

La confiance est-elle une manière d'accueillir la part d'incertitude et d'inconnu dans notre rapport au monde,

plutôt que de chercher à l'évacuer ou à la contrôler ?

M. H. : Ce point est très important. Car la société numérique dans laquelle nous vivons prétend gérer l'inconnu autrement que par la confiance. Tendanciellement, le numérique veut évacuer cette part d'incertitude liée à nos actions. Il veut sécuriser l'exécution de nos désirs et de nos volontés. Je veux un bon hôtel, de bonnes vacances, un bon restaurant ? Grâce au numérique, je suis à peu près sûr d'y arriver sans avoir besoin de faire confiance ni à ma propre expérience, ni aux conseils de mes amis ou de mon entourage... Il me suffit de faire confiance aux algorithmes.

La montée en puissance du numérique entraîne la substitution d'une logique de sécurité à la confiance. Et celle-ci enferme encore davantage l'individu dans son cockpit.

«Faire confiance à quelqu'un implique toujours un risque, et ce risque est perçu comme une menace pour l'exécution de ma volonté et de mon désir. Du coup, la confiance est appréhendée négativement.»

Vous refusez cependant de parler de « crise de la confiance » ou de « société de la défiance »...

M. H. : En effet, je ne pense pas que nous devenions de plus en plus méfiants, ou je ne sais pas quoi de ce genre. Mais, avec le numérique, on a de moins en moins besoin de la confiance parce qu'on peut s'en remettre à la technique. Le numérique ne détruit pas la confiance, il la contourne. Il s'en passe. Son extension provoque une baisse tendancielle du taux de confiance. Il est dans la logique immanente au développement du numérique que la part de la confiance devienne de plus en plus congrue dans nos existences. La confiance n'est toutefois pas éliminable : le développement du numérique suppose d'ailleurs un transfert de confiance gigantesque dans la technique.

La crise sanitaire a montré l'importance de la confiance, mais elle a aussi accru l'emprise du numérique sur nos vies. Laquelle de ces deux tendances l'emportera ?

M. H. : On est bien là face à deux tendances contradictoires. La crise sanitaire a fait l'effet d'un miroir grossissant : elle a mis en évidence l'importance de la relation de confiance et, en même temps, les opérateurs numériques y ont trouvé une fenêtre d'opportunité extraordinaire. On a assisté à une poussée du numérique comme on parlerait d'une poussée de fièvre.

Ce que l'on ne remarque pas assez, c'est que non seulement le numérique se passe des relations de confiance, mais sa manière de fonctionner contrevient aux règles les plus élémentaires de la confiance. Pourquoi ? Parce que les outils numériques sont structurés par une double finalité : la finalité de l'utilisateur qui les utilise pour un service donné et la finalité des opérateurs numériques qui utilisent toutes les données

et les métadonnées, à son insu, pour leur profit. Je crois cependant que la crise du Covid a mis en lumière cette double finalité notamment à travers les enjeux autour des données de santé. C'est un bénéfice secondaire de cette crise.

Comment éviter le scénario d'une société qui se passerait de confiance ?

M. H. : C'est une question politique majeure et particulièrement délicate. Car si le numérique s'étend autant qu'il le fait, c'est aussi parce qu'il rend d'énormes services. Il accomplit bien ce pour quoi il est fait. Les diabétiques comme les champignonnières y trouvent des applications très utiles ! C'est par la fragmentation de toutes ces activités, de tous ces publics, de tous ces plaisirs et services que le phénomène numérique s'étend, par capillarité.

Il ne s'agit pas de devenir technophobes. En revanche, la critique doit s'exercer sur le capitalisme numérique. Nous pouvons imaginer l'avènement d'un monde où l'expérience de la confiance deviendrait limitée à des espaces marginaux de nos existences, pourquoi pas tarifés, où chacun viendrait faire l'expérience du frisson que procure le pari de faire confiance à autrui, à l'image des salles de sport où les sédentaires que nous sommes devenus paient pour pédaler sur des vélos... Ce n'est pas un scénario très réjouissant.

«La crise sanitaire a fait l'effet d'un miroir grossissant : elle a mis en évidence l'importance de la relation de confiance.»

Pour l'éviter, il nous faut éduquer les enfants au numérique, veiller à nous déconnecter et garder un rapport au monde qui ne passe pas que par le numérique. Mais cela reste très insuffisant par rapport à l'ampleur de la révolution en cours. Nous ne sommes pas équipés politiquement et moralement face à cet immense défi. Notre éthique, notre politique et nos institutions sont taillées à la mesure de la défense de nos libertés et droits individuels. Elles ne nous défendent pas de l'emprise du capitalisme numérique, qui peut se déployer dans le respect de ces droits. Aujourd'hui, nous avons besoin d'une institution politique qui soit à la hauteur des Gafa et il n'y en a pas.

Recueilli par Élodie Maurot

Demain : « Une litanie de perpétuelle consolation »